

Zeitschrift:	Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie = Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia = Swiss journal of philosophy
Herausgeber:	Schweizerische Philosophische Gesellschaft
Band:	26 (1966)
Artikel:	L'intention du texte
Autor:	Stucki, Pierre-André
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-883299

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'intention du texte

par Pierre-André Stucki

Dans l'enseignement de la littérature et de la philosophie, on demande quelquefois aux élèves de nos écoles de dégager l'intention générale du texte à étudier, quelle que soit la longueur de celui-ci; on parle aussi en un sens analogue du thème principal, ou de l'idée fondamentale. On juge ensuite l'élève sur la réponse qu'il fait et sur la capacité dont il témoigne de la justifier en rattachant les divers éléments du texte à ce noyau qu'on appelle idée, thème ou intention. Nous tenterons de partir de ce fait socio-culturel pour nous interroger sur son statut épistémologique. Nous nous demanderons à quelle condition il est sensé de dire qu'un élève a compris ou n'a pas compris le texte, qu'il a donné une réponse juste ou fausse. En d'autres termes, notre problème consiste à se demander si l'interprétation des textes peut être considérée comme objective et scientifique et, par voie de conséquence, si l'herméneutique entendue comme théorie de l'interprétation doit être conçue comme une épistémologie doublée d'une méthodologie.

Nous présupposerons tout d'abord une réponse affirmative à ces questions, et nous examinerons ce qui en découle. A cet égard, trois conditions de l'objectivité de l'interprétation peuvent être annoncées d'emblée: en premier lieu, il faut que l'interprétation soit douée de quelque autonomie par rapport aux préoccupations personnelles ou à l'itinéraire spirituel de l'interprète; il ne saurait être question, ici, de suivre le progrès d'un cogito qui se découvre pris dans un corps et dans un monde de culture qui se propose à la réflexion. Il ne s'agit pas non plus d'un sujet existant qui s'intéresse à tel ou tel texte pour y puiser sa nourriture spirituelle. Bien sûr, nous n'entendons nullement nier la légitimité de la philosophie réflexive ou de la méditation existentielle, mais nous cherchons à isoler en elles le moment de l'objectivité de l'interprétation. Le philosophe peut dire des choses vraies sur les textes auxquels il se réfère au cours de sa démarche, et, dans la mesure où elles sont vraies, ces choses peuvent être répétées

par d'autres, qui ne comprennent peut-être rien à la démarche qui a d'abord permis de les formuler. Dans notre cas, le vrai peut être abstrait de sa terre natale ; le vrai est en quelque sorte une sécrétion inerte de la réflexion ou de la méditation.

Si l'interprétation peut être objective, il faut dire ensuite que les textes doivent être doués d'une certaine autonomie par rapport à leurs constituants élémentaires. Sans doute, l'idéal serait-il de pouvoir expliquer l'intention des formes littéraires, par exemple, en partant des structures élémentaires de la signification et en montrant, en bons cartésiens, comment la synthèse suit l'analyse, comment on peut remonter l'horloge après l'avoir démontée. Malheureusement, dans l'état actuel des connaissances, il ne semble guère possible d'enseigner un art si parfait. Il n'est d'ailleurs pas certain qu'on ait besoin d'une théorie satisfaisante de l'article pour comprendre une tragédie; pas certain que pour comprendre les mythes on ait intérêt à régresser au niveau de l'analyse des «symboles». Il est possible que le sens d'un texte soit accessible comme un tout, à une échelle d'observation spécifique, et que ce tout ne résulte pas de l'assemblage des parties; il est même nécessaire qu'il en soit ainsi dans le cadre de notre hypothèse.

La troisième condition d'une interprétation objective nous conduit à limiter la portée de la précédente: ce qui est scientifique se démontre ou se montre clairement; ce qui est vrai peut être justifié et vérifié. Il faut donc pouvoir montrer ou démontrer que telle est bien l'intention fondamentale du texte: il faut être capable de poursuivre l'analyse jusqu'à un certain point pour assurer que les parties s'organisent de manière déterminée, donnant naissance à un sens déterminé. Il faut concevoir une analyse qui tienne le milieu entre la poursuite des constituants élémentaires et une intuition du sens de la totalité qui ne permettrait pas de dire pourquoi il est vrai de le présenter de telle et telle manière. Et pour qu'une telle analyse soit possible, il faut, semble-t-il, que le texte ait une certaine structure qu'il convient maintenant de préciser.

A. La théorie de l'argumentation de Ch. Perelman

Comme point de départ d'une théorie littéraire, nous pouvons admettre avec Perelman que tout texte s'adresse à un auditoire en vue d'obtenir de lui un certain mode d'adhésion. Le discours ne prend appui, à son point de départ, que sur ce qui est supposé admis par

l'auditoire (faits, vérités, valeurs, hiérarchies etc.); jamais il ne peut se targuer d'éléments objectifs qui transcenderaient ce contexte de communication; il utilise ensuite un certain nombre de techniques argumentatives, également reconnues par l'auditoire, de sorte que l'on pourrait, sur la base d'une telle théorie, définir l'intention d'un texte comme l'intention d'étendre l'adhésion de l'auditoire d'un point de départ à un point d'arrivée.

La fécondité d'un tel schème dans l'exercice de l'interprétation est hors de doute à notre avis, notamment dans la mesure où il précise que tous les éléments du texte doivent être conçus comme s'adressant à quelqu'un, sans pour autant tomber dans le sociologisme (il s'agit en effet d'un auditoire intentionnel plutôt que d'un groupe social déterminé) ni dans le psychologisme (il ne s'agit pas des vécus du lecteur réel, mais de ce que le texte vise à en obtenir). Par contre, il se révèle, à la pratique de l'interprétation, qu'il est le plus souvent fort délicat de préciser, dans un texte, ce qui est point de départ, ce qui est technique argumentative, et ce qui est point d'arrivée. On nous accordera que l'orateur ou l'auteur ne fait pas appel à toutes les prémisses disponibles au début de son discours, qu'il peut faire admettre un premier point et faire référence ensuite seulement à d'autres prémisses de départ. Il faudrait donc faire état, à côté du schéma prémisses-conclusions, d'un schéma figure-fond, l'argumentation se détachant, à la manière d'une figure perceptive, sur un certain champ de prémisses d'accord disponibles permettant de fixer les contours de l'argumentation. Pourtant, si un tel schéma semble s'imposer, il faut avouer d'emblée qu'il ne fournit aucun critère permettant de dire si tel élément appartient à la figure ou au fond.

Ces difficultés liminaires en annoncent d'autres: si nous entrons plus avant dans la théorie de l'argumentation, nous serons confrontés, d'une part, à la distinction entre le choix des données et leur mode de présentation (au niveau du «point de départ»), d'autre part, à la classification à double entrée des techniques argumentatives, techniques de liaison et de dissociation d'un côté, arguments quasi-logiques, arguments basés sur la structure du réel et arguments qui fondent la structure du réel, de l'autre côté.

La distinction entre le choix des données et leur mode de présentation repose sur une pratique analogue à la méthode husserlienne des variations imaginaires: il s'agit d'imaginer quels moyens linguistiques l'orateur avait à sa disposition, et donc de se demander comment il

aurait pu dire les mêmes choses autrement: par comparaison des expressions utilisées avec les expressions possibles, on met en lumière l'intention argumentative du choix de l'expression. L'emploi d'une telle méthode presuppose donc que le sens d'une expression est relativement indépendant de cette expression même, et donne à penser que le discours s'étage sur deux plans au moins. L'idée de stratification du langage, que Perelman évite de peur d'engager la théorie de l'argumentation dans trop de construction philosophique, permettrait de penser ensemble la diachronie d'un discours qui évolue en une chaîne parlée (ou écrite) et la synchronie d'une structure figure-fond.

Des remarques analogues s'imposent quand on examine de plus près les trois groupes de techniques argumentatives, qui semblent tout d'abord autant de classes dans lesquelles on pourrait ranger les divers arguments. Mais les cloisons ne sont pas étanches entre ces groupes, et Perelman lui-même y insiste. De nombreux arguments seront ambigus par rapport à la classification, et, au surplus, il est à craindre qu'ils ne le soient tous, dans la mesure où, pour montrer qu'un argument est quasi-logique, il convient le plus souvent de mettre en évidence sa forme logique; on aperçoit alors que tout argument, et toute partie d'argument, est doté d'une certaine forme logique qui constituerait comme une nouvelle couche du discours argumentatif. L'idée de stratification permettrait ici de comprendre que la représentation du réel admise par l'orateur ou par l'auditoire, qui constituerait une nouvelle couche, entre toujours en compte, même dans les arguments réputés quasi-logiques (seuls seraient purement logiques les raisonnements formalisés).

En prenant à notre compte l'idée de stratification du langage, nous pourrions donc esquisser, à partir de la théorie de Perelman, une conception de la structure du texte, composée d'un certain nombre de couches qui s'organisent en une totalité. Il semble toutefois que dans une telle optique nous disions moins que Perelman, dans la mesure où il fait de la référence à l'auditoire un élément constant et en quelque sorte prédominant de l'argumentation, alors que cette même référence serait réduite dans notre hypothèse à être une couche parmi d'autres. D'autre part, il convient de mesurer la distance qui nous sépare encore de notre question de départ qui consistait à déterminer comment on peut énoncer l'intention générale d'un texte: comment pourrait-on le faire sans privilégier arbitrairement l'une des couches qui constituent la structure du texte?

B. La stratification du discours.

L'hypothèse d'une stratification de l'argumentation se rapproche sensiblement de la théorie de l'œuvre littéraire développée par R. Ingarden¹. Dans son ouvrage, *Das Literarische Kunstwerk*, il distingue quatre couches (les formes phonétiques, les unités de sens, les objectités représentées et les aspects schématisés) qui s'organisent en une structure totale dont émanent les «qualités métaphysiques», telles le sublime, le tragique, le sacré etc. On le voit, ces qualités métaphysiques où culminent les couches de l'œuvre littéraire permettraient de retrouver sans peine la notion perelmannienne d'auditoire: telle œuvre vise à obtenir de son auditoire un certain mode d'adhésion qui fera dire aux auditeurs «c'est tragique» ou «c'est sublime». On apercevrait ainsi que l'intention fondamentale d'un texte doit être cherchée dans son mode de communication, dans la manière dont il s'adresse à son auditoire et dans l'auditoire qu'il vise. Les difficultés commencent dès qu'il s'agit de justifier en rigueur ce que l'on a seulement aperçu.

En effet, on ne voit pas comment, ni au niveau théorique, ni dans la pratique de l'interprétation, l'intention générale pourrait être montrée ou démontrée par l'analyse des couches. On ne voit pas non plus pourquoi, dans la théorie d'Ingarden, la référence à l'auditoire émanerait de la structure totale (en même temps qu'elle la constitue) plutôt que d'être seulement une couche supplémentaire. On ne voit pas, enfin, comment harmoniser les couches que nous avons esquissées à partir de la théorie de Perelman, avec celles que définit Ingarden.

Il ne saurait être question ici de tenter l'harmonisation de ces deux théories de la stratification, mais nous pouvons préjuger de la manière dont elle pourrait être conduite et des conséquences théoriques qu'elle entraînerait. Au niveau des unités de sens, Ingarden distingue cinq éléments de la signification du nom, que nous devons au moins énumérer pour faire comprendre de quoi il s'agit: le facteur intentionnel-directionnel, le contenu matériel, la structure formelle, la caractéristique existentielle et la position existentielle. De cas en cas, l'un ou l'autre de ces éléments peut faire défaut, ou bien être modifié de manière déterminée. Il n'est pas inutile de considérer que certains de ces éléments correspondent à certaines des couches que nous avons

² *Das Literarische Kunstwerk*, Tübingen, Niemeyer, 1960. (1ère éd. 1930)
cf. *Studia Philosophica* 1966, p. 189 sq.

dégagées à partir de Perelman: ainsi de la structure formelle d'Ingarden qui répond à la forme logique; ainsi du moment de la position existentielle qui correspond, avec certains modes de la caractéristique existentielle, à ce que nous avons appelé la représentation du réel. Nous devons donc observer qu'Ingarden a intégré dans un modèle de structure stratifiée, un modèle de structure que nous appellerons directionnelle (faute de mieux) pour indiquer que l'analyse en doit être conduite dans plusieurs directions. Le résultat le plus évident de l'opération est que l'on évite ainsi de multiplier les couches du texte, car en les multipliant trop on pourrait perdre espoir de les voir encore s'organiser en une structure totale. On aperçoit ici l'écueil qui menace les modèles stratifiés: dès l'instant où il y a «beaucoup» de couches, il se pourrait qu'on en ait oublié une, et l'on sait que l'organisation totale d'une structure perceptive peut être détruite par la suppression d'un seul de ses éléments.

Des remarques analogues doivent être formulées à propos de la structure directionnelle. On rencontre chez certains auteurs des expressions du genre de celle-ci: «le symbole nous renvoie dans une double direction», et pour autant qu'il ne s'agisse que de deux directions, le lecteur suit le double mouvement plutôt que de s'interroger sur l'idée de direction. Chez d'autres auteurs encore, on s'efforce de travailler avec la notion de pluri-dimensionalité, estimant trop pauvre le modèle géométrique à deux dimensions. Mais qu'il s'agisse de directions ou de dimensions, nous pouvons noter que si nous en supposons une multiplicité indéfinie, ces modèles perdent tout intérêt heuristique. De fait, au point où nous en sommes de la présente analyse, nous ne savons pas combien de couches, de directions ou de dimensions il conviendrait de distinguer.

Pour tirer l'enseignement d'une telle aporie, il faut, croyons-nous, revenir au phénomène que constitue le texte à lire. Si l'on travaille dans le cadre de l'idée de stratification, ce qui est repérable, c'est seulement le fait que le texte appelle l'attention du lecteur tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre de ses différentes couches; c'est tantôt l'une, tantôt l'autre qui est prédominante. Il faut donc dire que les couches elles-mêmes ne sont pas données dans une saisie immédiate, dans une saisie originale; ce qui est donné, c'est bien plutôt la continuité de la chaîne parlée, la modification constante des éléments et des aspects qui se proposent à l'attention, et la clarté de l'intention générale. Les modèles stratifiés, directionnel et dimensionnel sont donc des construc-

tions théoriques de l'interprète qui ne doivent élever aucune prétention à représenter l'en soi du texte, car leur unique fonction est d'ordonner entre elles les différentes parties de l'interprétation. On sait depuis Kant qu'il est toujours hasardeux de projeter dans une hypothétique chose en soi cachée derrière les phénomènes, les constructions de notre esprit. On sait aussi qu'on ne lève nullement par de telles remarques le réalisme empirique qui permet à la science d'affirmer que ses propositions sont vraies.

Ce serait donc l'analyse des textes, ou l'interprétation, qui procèderait par paliers successifs, ou par couches successives. Dans une telle optique, il devient indifférent de parler de couche plutôt que de direction ou de dimension, puisque de toute manière on explicite successivement les différents aspects du texte et que les différentes explicitations sont relativement indépendantes les unes des autres : elles ne résultent pas les unes des autres ; il n'y a pas d'ordre précis selon lequel elles doivent se succéder.

Dès l'instant où il est avéré que ce n'est pas le texte objet qui est stratifié, mais bien le discours qui interprète, de gros obstacles ont été levés, qui rendaient problématique la possibilité d'énoncer en vérité l'intention fondamentale d'un texte. Si les paliers sont des constructions de l'interprète, on ne risque plus en effet de fausser le sens du texte en privilégiant l'un d'entre eux au détriment des autres.

C. Méthodologie de l'interprétation.

Nous nous inspirerons librement de Husserl pour indiquer tout d'abord comment peuvent être définis les différents paliers de l'analyse et comment on peut isoler leur objet propre. Je puis par exemple, pour suivre tout d'abord les indications de la théorie de Perelman, concentrer mon attention sur ce que le texte présuppose comme admis. Ce faisant, je fais abstraction des moyens linguistiques utilisés, des techniques argumentatives et de l'intention poursuivie à l'égard de l'auditoire. Je puis isoler mon objet en mettant entre parenthèses, provisoirement, les autres éléments du texte : je les reprendrai ensuite, à un autre palier de l'analyse. Je cherche donc les présupposés de mon texte et je les indique dans une certaine langue qui n'est pas nécessairement celle de mon texte, mais qui la contient certainement en partie, en même temps que par exemple la terminologie de Perelman ou d'Ingarden ; je dirai par exemple « l'universalité de la raison est un

présupposé des écrits de Voltaire sur la tolérance». Et maintenant comment vais-je montrer que j'ai dit vrai? Je puis montrer que l'idée de l'égalité entre les hommes, ou l'idée qu'ils sont tous des créatures du Dieu horloger pourraient être reconnues équivalentes à l'idée de l'universalité de la raison quand il s'agit de fonder la tolérance; je puis reconnaître entre ces idées une équivalence de sens eu égard au problème qui m'intéresse; je pourrais les remplacer l'une par l'autre. Par contre, je puis observer que l'idée de tolérance deviendrait absurde si j'imaginais des êtres égaux sans raison, ou que la diversité des cultures fût telle qu'on ne puisse leur trouver des éléments communs. J'ai donc imaginé des variations de présupposés et observé que dans certaines limites le sens ne variait point et qu'au-delà la différence apparaissait en toute clarté. La méthode qui permet d'isoler un objet en mettant entre parenthèses ce qui l'entoure doit être complétée par la méthode des variations imaginaires, que l'on pourrait aussi appeler de vérifications imaginaires. Il convient de bien souligner toutefois que l'équivalence de sens entre différents présupposés n'a été reconnue que dans la mesure où il s'agissait de fonder la tolérance. A un autre point de vue, à un autre palier de l'analyse, la différence serait nette entre eux (que l'on songe par exemple aux rapports de Voltaire avec le Christianisme). L'analyse d'un palier appelle la poursuite de l'analyse à un palier ultérieur.

Nous ne proposons nullement ici de définir la nature et le nombre de paliers que doit contenir une analyse satisfaisante. Nous nous intéressons plutôt à montrer que la double méthode, de mise entre parenthèses et des variations imaginaires, présente des possibilités dont nous n'apercevons guère les limites: on peut considérer un même texte en tant qu'il parle de ceci, en tant qu'il s'adresse à tel ou tel, en tant que forme littéraire, en tant qu'exemplaire d'une *Weltanschauung*, etc. Les paliers de l'analyse s'appellent les uns les autres en une succession indéfinie qui rend hautement problématique la possibilité d'une synthèse, et, avec elle, la saisie de l'intention générale du texte.

A chaque palier de l'analyse d'un texte déterminé, nous avons affaire à un certain aspect de ce texte en même temps qu'à un certain nombre de concepts qui appartiennent à la théorie de ce palier, qui en constituent en quelque sorte l'ontologie régionale. Si, par exemple, je me propose d'étudier l'*Horace* de Corneille en tant que tragédie, j'aurai affaire, en même temps qu'à ce texte, aux concepts de tragique et de comique, à une théorie des formes dramatiques. La structure

de cette tragédie pourrait varier dans certaines limites, au-delà des-
quelles elle cesserait d'être une tragédie, et deviendrait, par exemple,
une tragi-comédie. A chaque palier, nous avons affaire à un certain
nombre de types idéaux, qui constituent une typologie, et qui four-
nissent les cadres de l'analyse tandis que les progrès de l'analyse per-
mettent de les enrichir ou de les affiner. Ces types constituent en quel-
que sorte des constantes par rapport auxquelles les variables peuvent
être reconnues équivalentes. Quand on passe à un autre palier de
l'analyse par la mise entre parenthèses du précédent, ces variables
peuvent devenir des constantes et être, l'une par rapport à l'autre,
autant de types nettement distincts. Si, dans notre exemple, je con-
sidère *Horace* comme une œuvre classique ou pré-classique, je puis
observer que certaines variations imaginaires qui lui auraient permis
de rester une tragédie ne lui permettraient pas de demeurer classique.
Il en résulte, croyons-nous, que nos typologies ne sont pas susceptibles
de s'emboîter les unes dans les autres à la manière des types logiques.
La mise entre parenthèses dont nous avons fait état est fort différente
de ce qu'elle est en logique ou en mathématiques. Mettre en parenthè-
ses, cela signifie, dans les deux cas, ne plus s'occuper provisoirement
des éléments que l'on met entre parenthèses; mais dans notre cas, il
s'agit de ne plus s'en occuper pour pouvoir plus tranquillement
s'occuper d'autre chose, alors que dans le cas des logiciens, on met
entre parenthèses un ensemble d'éléments sur lesquels on veut pou-
voir opérer globalement. Nos typologies ne peuvent pas être assem-
blées dans un langage unique qui les contiendrait toutes, puisqu'elles
ne sont reliées entre elles que par un principe d'altérité.

Nous ne pouvons donc pas espérer que l'analyse d'un palier d'un
texte déterminé se trouvera plus clairement précisée par l'analyse d'un
palier ultérieur. Je ne sais pas mieux ce qu'est une tragédie si je sais
mieux quand elle cesse d'être classique. Si l'analyse d'un palier en
appelle une autre, ce n'est pas dans le sens d'un complément, mais d'un
simple recouplement, ou d'une simple continuation de la recherche.
Ainsi, d'une part les paliers de l'analyse semblent se suivre en une
succession indéfinie, ce qui fait dire quelquefois que les textes sont
d'une richesse inépuisable; d'autre part, au point où nous en sommes,
nous ne voyons pas comment une synthèse pourrait résulter de cette
suite d'analyses. Comment, dans ces conditions, espérer encore d'at-
teindre à la saisie de l'intention fondamentale d'un texte? par quelle mé-
thode pourrions-nous regrouper les paliers autour d'un noyau de sens?

D. Le sens de l'interprétation.

On aura peut-être plus tôt fait, pour résoudre cette difficulté, de se demander pourquoi on cherche l'intention fondamentale d'un texte, ou ce que présuppose l'objectivité de l'interprétation.

On remarquera tout d'abord que toute la problématique de l'interprétation des textes est dénuée d'intérêt et de fondement si on définit le sens comme le propre d'une proposition – ou d'une représentation – qui représente un état de choses de manière clairement vérifiable. Même si on admet que le texte à interpréter constitue lui-même un état de choses dont on peut parler, il n'en demeure pas moins que le texte-objet est alors lui-même un non-sens dans la grande majorité des cas s'il est tiré de l'histoire de la littérature ou de l'histoire de la philosophie. La science des textes devient alors une description du non-sens, ou, dans le meilleur des cas, une grammaire des jeux de langage que les hommes ont entrepris de jouer pour le meilleur et pour le pire.

La question de l'intention fondamentale du texte est privée de sens dans le cadre d'une théorie générale des jeux de langage: tel ou tel auteur a joué tel ou tel jeu, dont je puis vous montrer les différentes règles et les différentes finesse: il n'y a rien de plus à en dire, il n'y a pas de raison de chercher à regrouper en une intention centrale les éléments du jeu: le jeu est un but en soi, sinon il ne serait pas un jeu.

Mais si une telle conception conduit à contester le sens de l'interprétation, nous ne pouvons ignorer, d'autre part, qu'elle se propose elle-même à l'interprétation dans la mesure où, à travers une certaine conception du langage, elle suggère une certaine conception de l'absurdité de la vie humaine: les hommes, ces êtres qui prennent au sérieux la vie de la subjectivité et qui n'ont pas découvert qu'ils se bornent à jouer une certaine grammaire. Ce qui se montre et qu'on ne veut pas dire quand on parle de jeu de langage, peut être clairement explicité à un palier ultérieur de l'analyse.

On pourrait donc être tenté de définir la notion de sens par opposition à la notion de jeu: cet ensemble de propositions n'est pas un jeu, il a un sens, il veut dire quelque chose. Il veut dire, par exemple, que la vie est absurde, ce qui est pourtant fort éloigné d'être un fait. Affirmer qu'un texte a toujours un sens, et qu'il n'est jamais un simple jeu, c'est dire qu'il s'intègre à la vie humaine comme un élément constituant qui appelle des réponses ou des réactions. Le jeu,

une fois terminé, fait place à la vie sérieuse. Le texte sensé, au contraire, prend ses racines dans la vie réelle et, bon gré, mal gré, y retourne en se proposant à un auditoire. Le présupposé de l'interprétation objective est qu'il est impossible de présupposer que la vie humaine soit elle-même un jeu.

L'interprétation a donc un sens dans l'exacte mesure où les textes à interpréter en ont un. On ne peut ni ne doit présupposer que la vie humaine est absurde et que la parole humaine soit une succession de non-sens. En tout état de cause, une telle question doit rester ouverte a priori, et on ne doit pas se priver a priori de la possibilité de l'examiner. Or c'est justement ce qui se produirait si l'on renonçait à chercher l'intention fondamentale d'un texte, si l'on se contentait de la suite de renseignements que fournissent les différents paliers de l'analyse. Si le texte a un sens qui dépasse le jeu, alors l'interprétation doit pouvoir indiquer objectivement quelle est son intention fondamentale; car si elle ne l'indiquait pas objectivement, elle serait elle-même un jeu que certains pourraient refuser de jouer.

E. L'intention du texte.

Nous sommes désormais en présence du fil conducteur qui doit nous permettre de résoudre notre problème: il s'agit de la menace du non-sens qui plane sur le texte, et, par voie de conséquence, sur l'interprétation elle-même. La question que nous avons à poser pour accéder à l'intention fondamentale d'un texte est dès lors celle-ci: à supposer que ce texte ne soit pas un simple jeu, que veut-il dire? ou encore: étant donné qu'aucun texte ne peut être considéré a priori comme un simple jeu, quel est le sens de celui-ci? Nous dirons que le sens du texte s'identifie avec ce que nous avons appelé jusqu'ici son intention.

Il s'agit de se donner pour thème, par une mise entre parenthèses appropriée, le texte en tant que totalité, et de l'examiner en fonction de son contexte de communication: le texte a un sens dans la mesure où il se situe par rapport à ce qui le précède comme une réaction, une réponse ou un prolongement, et dans la mesure où il se propose à un auditoire pour lui faire partager ses prises de position.

Partant de Perelman, nous avons dit que la référence à l'auditoire constitue l'une des couches du discours argumentatif; plus exactement, la description de la référence à l'auditoire constituerait l'un des paliers de l'analyse, et nous avons précisé que l'auditoire auquel

se réfère le texte est purement intentionnel, ce qui permet d'éviter le sociologisme. On pourrait donc penser que notre définition de l'intention fondamentale du texte revient à privilégier cette couche ou ce palier. Mais il ne s'agit pas exactement de cela, dans la mesure où cette couche peut être considérée, elle aussi, comme un certain jeu de langage qui se joue entre l'orateur et l'auditoire intentionnel. Trois remarques permettront peut-être d'éclairer ce point: tout d'abord, quand j'envisage un texte en fonction de son contexte de communication, je ne l'envisage pas en fonction de son auditoire intentionnel qui est donné dans le texte, mais en fonction de son auditoire réel: je dois donc prendre pour thème la différence qui peut séparer l'auditoire intentionnel de l'auditoire réel. Saisir l'intention des *Provinciales*, par exemple, ce n'est pas les comprendre comme adressées par l'auteur «à un provincial de ses amis», mais bien les situer dans le cadre historique de la querelle du Jansénisme. La différence, ici, relève de l'ironie, mais il est des cas moins glorieux où elle relève de la mauvaise foi. L'interprétation du sens engage nécessairement l'exercice du soupçon dont parle Ricœur.

La deuxième remarque peut être formulée par retour à l'idée de jeu, et notamment à l'idée d'imaginaire ludique qu'elle entraîne avec elle. L'auteur des *Provinciales* nous rapporte ses visites chez les pères de l'époque. Le récit se donne sur le mode imaginaire: l'intention du texte sera comprise dès l'instant où l'on saisira que l'imaginaire définit un possible par rapport à la vie réelle du lecteur: il serait possible que lui-même ait une telle attitude dans ce débat; le jeu est dès lors conçu, en quelque sorte, comme l'apprentissage de la vie.

La troisième remarque, enfin, consisterait à souligner que, dans la saisie de l'intention d'un texte, nous n'avons aucune raison de partir du texte lui-même: nous pouvons très bien considérer les *Provinciales* comme une réponse à une certaine situation historique; et puisque nous appartenons nous-mêmes en tant qu'interprètes au contexte de communication, nous avons tout loisir de considérer un texte comme une réponse possible aux questions que nous pouvons nous poser relativement à la conduite de notre vie réelle.

La définition de l'intention d'un texte entraîne donc avec elle un certain nombre de concepts théoriques qui définissent la manière dont un texte peut avoir un sens, et une typologie des attitudes de l'homme à l'égard du monde et de la vie, qui permet de fixer avec quelque précision le genre d'attitude que tel ou tel texte suggère, qu'il le veuille

ou non. La définition de l'intention d'un texte peut donc faire état d'un sens qui n'est pas donné en lui, d'un sens qui résulte d'un non-sens évident. Le sens peut résulter du non-sens, comme le non-sens d'un sens manifestement voulu et cherché. La conscience qui s'exprime dans un texte est astreinte au sort commun de la conscience historique, qui est presque toujours une conscience malheureuse. La typologie qui s'accorderait avec ses considérations rejoindrait directement cette phénoménologie de l'esprit dont Ricœur parlait récemment.

Revenons pour terminer à des considérations de méthode. La définition de l'intention d'un texte obéit à la double méthode de la mise entre parenthèses et des variations imaginaires ; mais il y a plus : nous avons découvert en effet, chemin faisant, que la succession des paliers de l'analyse consistait en quelque sorte à définir les différentes règles du jeu ou ses différentes finesse. Cette succession s'effectuait donc dans le cadre de la mise entre parenthèses de la question du sens, et s'il était mis entre parenthèses, c'est que nous n'avions aucun moyen de le saisir. Nous avons donc affaire ici à un troisième usage des parenthèses, que nous pouvons maintenant mettre en œuvre méthodiquement : nous mettrons entre parenthèses ce qui nous échappe, et nous progresserons du moins évident au plus évident, du plus superficiel au plus fondamental. Nous avons ainsi le moyen de relire en continuité les résultats des analyses de nos différents paliers, que nous avions dégagés en discontinuité : quel sens y a-t-il à employer tel ou tel moyen linguistique ? quel intérêt y a-t-il à rapporter tel ou tel épisode ? dans quelle intention nous rapporte-t-on telle ou telle scène ? Les expressions linguistiques, par exemple, n'ont d'intérêt, dans tel ou tel cas, que pour représenter certaines objectités ; je puis donc les mettre entre parenthèses pour ne plus m'occuper que de celles-ci ; mais à leur tour, elles ne présentent aucun intérêt en tant que représentation puisqu'elles ne représentent aucun état de choses qui me soit accessible ; je puis donc les mettre entre parenthèses en tant que pseudo-représentations et ne plus tenir compte que du fait qu'elles s'adressent à quelqu'un. La succession des mises entre parenthèses conduit ainsi par réduction de ce qui est douteux à ce qui est effectivement saisissable à la saisie de l'intention du texte.

La méthode des variations imaginaires subira à son tour une modification par rapport à ce qu'elle était précédemment, dans la mesure où elle permet d'observer que l'absence de tel ou tel élément décelé par l'analyse entraînerait une modification de l'intention générale du

texte. Elle permet donc dès lors de confirmer que l'intention résulte bien des éléments du texte. Le fait que l'analyse puisse s'étendre indéfiniment ne constitue nullement ici une objection de principe, car s'il existe une interprétation objective des textes, celle-ci doit être astreinte, comme toute connaissance objective, à ce relativisme fort limité qu'implique la genèse du savoir.